

Doux fruits aux épines

Le gouvernement Sharon a fait des territoires une grande prison. Ses propres citoyens sont devenus des geôliers qui doivent chaque jour réprimer une mutinerie de prisonniers. Ce n'est pas ce que le sionisme était censé faire.

Professeur Zeev Sternhell, *Haaretz*, 8 mars 2002

* *

La plage était le seul endroit ventilé que nous connaissions les mois d'été torrides à Tel-Aviv. Sur le chemin de retour, en venant de la plage Gordon jusqu'aux allées escarpées du quartier de la baraque Machlul, qui sera plus tard enfoui sous le monstrueux centre commercial au bord de mer Atarim, nous étions déjà à moitié évanouis après de nombreuses heures au soleil – cuire au soleil avec ses enfants au milieu de la journée était à cette époque considéré bon pour la santé. Le cri du vendeur : « *Sabras, sabras!* », était un appel tentant pour celui qui désirait une délicatesse rafraîchissante. Des garçons graciles et bronzés proposaient les fruits frais couchés sur des blocs de glace dans des boîtes d'étain usagées.

Nous observions leurs doigts nus tenant la peau horriblement piquante du fruit du cactus avec admiration et fascination. Avec adresse, ils faisaient trois entailles et offraient la partie jaune fraîche, à la chair rougissante sur le bout du couteau, pour un ou deux *grush*. Chaque enfant savait qu'il était strictement interdit de toucher une poire épineuse sans gants épais. Mais les jeunes colporteurs aux *sabras*, la plupart des enfants de neuf à onze ans, ne semblaient pas s'en soucier – peut-être parce qu'ils étaient différents de nous. Ils étaient arabes.

Sabras – le mot arabe pour poires aux épines – ce terme affectueux avait été forgé pour nos jeunes gens juifs nés en Israël. Il signifiait que, bien que nous soyons sans manières, nos cœurs étaient purs.

Nous étions terriblement frustes, mais si doux et moelleux à l'intérieur, comme le fruit des espèces du cactus local qui peuplaient les ruines désertées des villages arabes.

Fouzi El-Asmar était l'un de ces garçons arabes qui comprit très jeune que les poires à épines avaient un potentiel économique. Il arrivait par bus de Lod (Lydda), portant une large boîte en étain pleine de *sabras* ramassés près de chez lui et les vendait à forte marge aux enfants de Tel-Aviv, au coin des rues Nahmani et Yehouda Halévi. Il était follement épris de la liberté dont jouissaient les enfants juifs et particulièrement les filles, comme il le raconte dans son livre autobiographique écrit en hébreu et publié à Tel-Aviv en 1975. Les contacts avec le groupe ethnique majoritaire prenaient différents visages. « *Plus d'une fois, je fus offensé quand on m'insultait car j'étais un Arabe. Souvent, je me suis demandé si celui qui m'insultait était meilleur que moi. Et parce que j'étais un Arabe, je devais souffrir. Mais chaque fois que j'étais blessé, je me disais : il y aussi des Juifs qui me traitent bien* »². El-Asmar a raconté dans un livre ses premières expériences comme membre d'un groupe minoritaire dans l'État juif.

J'ai rencontré Fouzi de nombreuses années après son exil d'Israël. Il était déjà un membre important et respecté de la presse palestinienne aux États-Unis quand j'y arrivai en 1986. Grand, bien bâti, il était généreux et souriant, toujours mordant dans ses observations.

Les journalistes israéliens et palestiniens évoluaient à cette époque souvent au sein du même milieu dans la capitale américaine. Ils passaient beaucoup de temps ensemble. Tous travaillant dans les méandres du monde des médias, se bousculant aux mêmes *Briefings* du Département d'État et de la Maison-Blanche et se pressant aux mêmes conférences érudites des nombreux experts du Moyen-Orient dans les instituts de recherche et les *Think Tanks*. Tous, nous étions au milieu des grandes délégations qui affluent à Washington DC, chaque fois qu'un politicien majeur israélien ou arabe arrivait en ville. Nous avons souvent comparé nos notes après des *Briefings* aux informations officielles comme officieuses, conçus pour rehausser l'image de marque des visiteurs quand ils rentraient chez eux. Nous avions les mêmes intérêts

2. Fouzi El-Asmar, *Être un Arabe en Israël* (publié par Israël Shachak en 1975), traduit de l'anglais par Jack Houssa, Tournai, Casterman, 1981, traduction légèrement corrigée à partir du texte hébreu.

professionnels. Aussi, échanger des informations pour écrire un bon papier était souvent fort utile. Souvent cette coopération entraînait de véritables relations amicales. Nous partagions cette même expérience d'être des étrangers d'origine avec de lourds accents méditerranéens dans cette cité bien policée. Nous n'étions jamais à la hauteur des codes de conduite dans ces réceptions aux bâtons de crudités trempés dans la mayonnaise et au jus de brownie faisant office de café. Nous n'avions jamais ces douces manières, mais conservions notre tempérament tempétueux et incontrôlé traditionnel au Moyen-Orient.

Fouzi aimait recevoir du monde. Beaucoup de viandes grillées au barbecue, des salades et du houmos aux pignons de pin étaient offerts aux invités qui s'entretenaient avec leur hôte. Les buissons de lauriers roses, rarissimes à Washington, attiraient l'œil dans ce jardin immaculé de la banlieue de la capitale. Il était évident que Fouzi les avait choisis par nostalgie envers le pays natal. Avant qu'il ne me donne un exemplaire de son livre, je n'avais pas conscience de la longue détention administrative suivie d'une encore plus longue assignation à résidence que l'on avait imposée sans raison à Fouzi qui était journaliste israélien dans les années soixante-dix. La seule publication israélienne qui suivait et protestait contre de tels scandales était *Haolam hazeh* que mes parents considéraient comme une lecture inappropriée.

Être un Arabe en Israël, écrit par Fouzi pendant son assignation à résidence, rend compte avec clarté des méthodes du gouvernement israélien qui ont poussé des milliers d'Arabes israéliens à rejoindre les organisations palestiniennes, en espérant ébranler l'État juif.

Simple et franc, sans le moindre soupçon de misérabilisme, *Être un Arabe en Israël* révèle combien d'énergie l'État d'Israël, via ses différentes agences, a investi au long des années pour exclure et marginaliser cet Israélien non juif très doué, lui bloquant toute chance de devenir partie intégrante de la société.

Comme de nombreux intellectuels arabes d'Israël et de Palestine des premières années, Fouzi venait d'une famille chrétienne. Les Arabes chrétiens ont toujours été une minorité en Palestine. Avec peu ou aucun intérêt dans les idées nationalistes depuis le début, ils prospérèrent pendant le Mandat britannique. Fouzi était né à Haïfa et avait grandi à Lydda (Lod). Son père travaillait pour l'autorité ferroviaire ; sa mère

était une poète et journaliste. Cette famille de la classe moyenne possédait des terres et entretenait des relations avec les musulmans comme avec les juifs. Le père de Fouzi avait un lien particulier avec le parti juif marxiste socialiste Mapam. Dans les années quarante, Mapam soutenait l'option d'une coexistence judéo-arabe en Palestine.

Il serait difficile d'expliquer par la raison l'attitude adoptée par les Juifs d'Israël vis-à-vis des Arabes vivant en Israël. Ces derniers ne cherchaient qu'à se construire une vie normale à côté des Juifs après 1948. Mais les Juifs ont persisté dans une orientation en adéquation totale avec les règles religieuses du judaïsme insérées inconsciemment dans le consensus national depuis le premier jour de l'État.

Le récit autobiographique de Fouzi manifeste d'une adaptation associée à un désir d'intégration. La coexistence dans une société mixte a toujours convenu aux minorités cultivées. Quand Lydda fut prise par les forces israéliennes, le jeune Fouzi fut plongé avec toute sa famille dans la traumatique *Nakba*, jetant sur les chemins de l'exil des milliers de voisins et imposant pendant des années une dure administration militaire dans la ville. Il a grandi comme un survivant, souffrant petites et grandes infamies, attaqué dans son honneur, dans sa vie de tous les jours, sa famille spoliée de ses biens. Toutefois, son tempérament l'a porté vers l'optimisme. Il a toujours été en quête de solutions sans s'appesantir sur les outrages passés. Il a fait tout son possible pour s'engager dans une carrière, réalisant pleinement ses aptitudes.

À l'école, il a étudié l'hébreu et la littérature hébraïque, puis la comptabilité. Une fois ses études terminées, il a cherché du travail. Il a été surpris puis inquiet de voir que la majorité des opportunités lui était refusée, à lui et à ses compatriotes. Dans l'économie socialiste complètement nationalisée de l'Israël des années cinquante, les emplois étaient contrôlés par des institutions publiques – le gouvernement, l'Union des travailleurs (la Histadrout) ou autres organisations nationales. Les non-Juifs n'y avaient pas accès. La compagnie israélienne d'électricité et la banque la plus importante (Leumi) ont clairement stipulé que les Arabes ne pouvaient pas postuler chez eux. Ceux qui ont essayé de s'inscrire à l'université des technologies d'Israël (le Technion à Haïfa) ont découvert que les Arabes n'avaient pas le droit d'étudier l'ingénierie en électricité ou en mécanique. Ils avaient seulement le droit d'étudier l'ingénierie en construction.

Il n'y avait pas de différence ethnique ou culturelle entre Fouzi El-Asmar et des jeunes gens nommés Massoud, Samir ou Jamil parlant l'arabe comme langue maternelle, arrivés ces années-là comme immigrants en Israël. Fouzi, était d'ailleurs mieux préparé qu'eux pour vivre dans cet Israël en transformation rapide. Il venait d'une famille bien établie et aimante, son éducation et ses qualifications étaient meilleures que celles de la plupart des nouveaux immigrants. Il parlait couramment l'hébreu, à la différence des nouveaux arrivés. Son éducation était plus européenne que celle de ces Juifs arabes et même que celle de nombreux Juifs d'Europe de l'Est. Il était un membre à part entière de la bourgeoisie, cette classe moyenne censée être l'épine dorsale de toute société démocratique.

Malgré cela, le sionisme était déjà complètement phagocyté par l'esprit de ces codes juifs sans compromis, considérant toute relation avec les non-Juifs comme une menace. La gauche socialiste, en apparence non religieuse, adhérait sans partage à cette attitude. La première fois que Fouzi fut confronté à la paranoïa juive, ce fut dans le saint des saints de la gauche sioniste : le kibboutz. De nombreuses années avant que le kibboutz commençât à importer des volontaires européens, le besoin d'une main-d'œuvre bon marché se faisait déjà sentir. Un ami de la famille, membre du Mapam, arrangea pour Fouzi et un autre ami arabe, tous deux bacheliers, un travail avec résidence sur place à Na'an, un kibboutz non loin de Lod.

[...] Le secrétariat du kibboutz savait que nous étions arabes et que nous étions envoyés par le parti mais, même ainsi, le premier contre-maître avec qui nous travaillâmes aux champs de légumes nous demanda gentiment et poliment de choisir des noms hébreux. Je pris le nom de Moshé et mon ami, celui de Barouch. L'explication qui nous fut donnée était qu'il valait mieux que les gens ne sachent pas que nous étions arabes, parce que dans le kibboutz il y avait des gens dont les fils ou d'autres parents avaient été tués lors de la guerre de 1948³ [...]

Se faire passer pour un Juif n'était pas bien difficile. Les deux jeunes gens, au fort accent arabe, n'étaient pas si différents de ces nouveaux immigrants venant des pays arabes. Fouzi et son ami avaient leur

3. Fouzi El-Asmar, *Être un Arabe en Israël*, id., p. 39.

couverture. Ils venaient d'arriver d'Égypte, seuls, ayant laissé leurs familles derrière eux. Fouzi s'inquiétait uniquement quand il rencontrait des Juifs originaires de sa patrie supposée qui pourraient pousser la curiosité à l'interroger sur le quartier où il avait vécu. Son ami, ayant vécu dans sa jeunesse plusieurs années au Caire, ne redoutait pas ce genre de face à face. Tous deux étaient chrétiens et, bien sûr, non circoncis.

Cependant, Fouzi avait de bons souvenirs de son séjour au kibboutz. Le meilleur est sans nul doute le commerce avec cette jeune femme qui, s'étant pris d'intérêt pour lui, a su découvrir sa véritable identité avant de lui faire connaître sa première expérience sexuelle. Il a vécu dans le kibboutz toute une année et admet dans son livre que cette expérience a profondément façonné ses vues. La libération des femmes et la recherche d'égalité sociale étaient des concepts nouveaux et attractifs.

L'égalité sociale a ses limites. Si Fouzi avait essayé de rester au kibboutz, il aurait découvert qu'aucune de ces communautés révolutionnaires n'acceptait de membres arabes. Les femmes juives qui tombaient amoureuses d'hommes arabes et qui voulaient les épouser étaient priées de quitter le kibboutz. Il en était de même dans le seul kibboutz communiste en Israël, Yad Chana. « *C'est bien trop compliqué* » était l'explication⁴. Pourtant, Maki, le parti communiste israélien était le seul endroit où les Arabes pouvaient espérer être acceptés. Entre-temps, Mapam avait cédé aux sirènes du sionisme et avait abandonné l'idéologie d'un État binational.

L'Israël des années cinquante et soixante était peut-être une communauté soudée et solidaire, maintenant avec vaillance de nobles valeurs, mais uniquement en faveur des Juifs, de préférence des Juifs sans éducation arabe. Israël, certainement, était rompu à certains principes démocratiques avec de forts principes socialistes qui durèrent tant que les plus forts n'eurent pas amassé assez de richesses pour revenir au modèle plus traditionnel de la hiérarchie des classes. Entre-temps, le système juridique et le consensus national ont solidement façonné l'État d'Israël, depuis son premier jour, en une démocratie moderne pour les membres d'une seule religion.

4. J'ai entendu conter par Pnina Feiler ses souvenirs sur Yad Chana pendant une conférence de femmes à Nazareth, en septembre 2002.

La discrimination fondée sur la religion, la race et l'origine commune, était courante dans les autres pays de la planète, émergeant tous d'une longue période coloniale. La constitution américaine avait peu fait pour arrêter la discrimination contre les noirs ; « les indigènes » avaient un statut inférieur dans la plupart des colonies des pays européens soi-disant éclairés. L'Afrique du Sud renforçait son système d'apartheid avec peu d'attention ou d'objection de la part du reste du monde. Les Juifs souffraient ouvertement de discrimination dans les plus occidentales des sociétés.

Même si aujourd'hui le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie sont encore très répandus à travers le monde, au début de ce nouveau millénaire, Israël est maintenant peut-être le seul pays dont le système légal discrimine des individus à cause de leur appartenance à une communauté et une religion.

* *

Pour un jeune homme comme Fouzi, robuste, enjoué et travailleur, avec un don pour la poésie et de l'entregent, le Tel-Aviv des années 1960 fut un habitat naturel et agréable. Il était optimiste. Quand il édita ses premiers poèmes, il gagna quelque succès auprès du public lisant l'arabe. Au même moment, il fit publier des articles et des points de vue dans la presse hébraïque. Pour un temps, il fut le rédacteur-en-chef et le correspondant de l'hebdomadaire en langue arabe *Al Fajer* (« L'aurore ») qui appartenait au Mapam. Il fut invité à rejoindre un groupe d'intellectuels arabes qui inauguraient le mouvement Al Ard (« La Terre ») et accepta volontiers. Ce groupe, disait-il, n'avait au départ aucune cohérence politique. Les nationalistes, les gens de gauche et ceux positionnés au centre dans le public arabe israélien y étaient tous représentés. Finalement, ils se mirent d'accord sur une plateforme commune qui comprenait la revendication d'un État palestinien au côté d'Israël. C'était en 1963.

L'opinion publique juive fut aussitôt choquée, voire ulcérée. La panique générale permit facilement de rendre illégale l'organisation Al Ard. Il y avait une limite à la démocratie occidentale de type israélien.

Ce fut la fin du job douillet à *Al Fajer*. Le parti posa un ultimatum à Fouzi : rejoindre le Mapam (« Pour le socialisme, le sionisme et la fraternité de toutes les nations ») ou être viré. Vu qu'il ne pouvait pas

se déclarer sioniste, il n'eut pas d'autre choix que de partir. Il ouvrit sa propre maison d'édition et publia des livres en arabe incluant des ouvrages qu'il traduisait lui-même.

À cette époque, il était déjà repéré par les très vigilants services de sécurité qui firent tout pour transformer sa carrière professionnelle en un véritable cauchemar. Plus d'une fois, il y eut des descentes dans son bureau sous couvert de fausses allégations. Les livres qu'il avait édités furent confisqués et il perdit beaucoup d'argent. Il fut accusé de diffuser de la littérature « subversive » quand il vendait au public arabe israélien *La philosophie de la révolution* par Gamal Abdel Nasser, alors président d'Égypte. Pourtant, une traduction en hébreu du livre, publié par la maison d'édition du ministère de la Défense, était disponible dans toutes les librairies d'Israël. À d'autres occasions, on demanda à Fouzi de changer des textes ou encore des illustrations qui dérangent les services secrets. Bien que la demande pour ses livres fût plus que suffisante, Fouzi dut déposer son bilan très rapidement car la plupart de ses exemplaires confisqués étaient retenus dans les dépôts des services secrets. Finalement, le poète chef d'entreprise se retrouva à implorer du travail comme journalier dans une usine d'ustensiles en plastique.

Curieusement, Fouzi continua de croire en la démocratie israélienne. Étonnamment plein de ressources, il écrivit une courte lettre décrivant son embarrassante situation et demanda du soutien. Il la reproduisit cent vingt fois et l'envoya à tous les membres de la Knesset israélienne à Jérusalem ! Le seul membre qui daigna lui répondre fut le regretté D' Eliezer Rimalt, homme de droite du parti des sionistes généraux (qui fusionna plus tard avec le Likoud). Lui seul pensait que la façon dont était traité ce jeune Arabe était particulièrement scandaleuse.

Fouzi fut invité à rencontrer Rimalt pour présenter son cas. Le politicien utilisa ses propres contacts pour vérifier les dires de Fouzi et conclut que ce citoyen était honnête, bien intentionné et que le système lui avait fait beaucoup de tort. Rimalt fut tellement impressionné par Fouzi et ses parents, que lui et sa femme devinrent des amis des El-Asmar, montrant par là-même un bon sens politique et humain qui faisait cruellement défaut aux politiques qui l'ont suivi. Le D' Rimalt se porta volontaire pour trouver un travail à Fouzi, un job de rêve comme employé dans une grande entreprise publique de construction, Shikun & Binui. Qui plus est, il fut fermement du côté des El-Asmar lorsque le Bureau national des terrains essaya de confisquer leur terre privée.

Il est surprenant de découvrir – en lisant Fouzi – que le fonctionnaire avec lequel il dut se mesurer n'était autre que le regretté Reouven Aloni. Sa femme Shoulamit, qui devint plus tard la pionnière des droits de l'homme et des libertés civiles en Israël, était encore membre de la jeune génération dirigeante du parti travailliste, le Mapai.

* *

Puis vint la Guerre des Six Jours. Colossal tremblement de terre, la guerre remua et changea tout et tout le monde dans le pays, laminant ces relations fragiles qui s'étaient amorcées entre Juifs et Arabes. Au désespoir de Fouzi El-Asmar, une considérable majorité d'Israéliens de gauche se laissa entraîner par cette euphorie messianique qui s'empara d'Israël au lendemain de la guerre, justifiant la confiscation de plus de terres arabes. Il en fut terriblement affecté, ainsi que des figures notables de la lutte des droits de l'homme. Il les nomme dans son livre, d'Amos Keinan à Moshé Sneh en passant par Ouri Avnery. Ceux-ci décidèrent de se murer dans le silence plutôt que de dénoncer les atteintes flagrantes aux droits de l'homme dans les nouveaux Territoires occupés. Des transferts de masse, des punitions collectives et la destruction de villages furent passés sous silence, écrit Fouzi, par ceux-là mêmes qui étaient ailleurs de véritables défenseurs de la liberté et de la justice.

Les intellectuels arabes furent profondément amers et déprimés après la guerre. Fouzi, à cette époque avait une petite amie juive, Yosepha et il décrit ses réactions avec sincérité et empathie.

[...] À certains moments elle [Yosepha] aussi était emportée par l'enthousiasme général né du fait que l'État avait triplé son territoire, et elle se réjouissait de la possibilité de visiter de nouvelles localités; mais elle comprit rapidement combien les événements avaient été terribles. Dès qu'elle eut surmonté son émotion initiale et put analyser froidement la situation, elle comprit que non seulement toutes les réalisations d'Israël étaient liées à un bain de sang et un conflit prolongé. La politique d'Israël ne pouvait qu'approfondir le fossé de haine qui divisait Juifs et Arabes et éloigner plus encore toute chance de paix.

Malgré l'ivresse devant la victoire de cette jeune fille juive, élevée dans le pays, et dont le cœur battait à la possibilité de se rendre à Anatot et à Beit El pour voir de ses propres yeux la tombe de Rachel,

le Temple, le mont Hébron et le mur des Lamentations, sonna aussi pour elle l'heure de l'examen de conscience⁵ [...]

Yosepha faisait partie d'un petit groupe de Juifs israéliens qui pouvaient s'identifier avec leurs camarades arabes, mais sans succès. En été 1968, Fouzi fut arrêté par les services secrets. Il était convaincu que ce ne pouvait être qu'une erreur. Après quelques jours, on lui présenta des excuses. On avait trouvé une lettre d'un Palestinien qui s'était infiltré en Israël depuis la Jordanie. Dans la lettre, il lui était recommandé d'entrer en contact avec le « poète Fouzi El-Asmar, près de la gare ferroviaire de Lydda ». Il était impossible de prouver que Fouzi savait que quelqu'un voulait entrer en contact avec lui, encore moins qu'il aurait accepté une telle rencontre mais, pour les enquêteurs cela n'avait guère d'importance. Dès le début de son interrogatoire, Fouzi reçut des « conseils d'amis » : qu'il accepte de quitter le pays. Il refusa et il fut gardé huit mois en détention administrative⁶. Une fois relâché, il fut assigné à résidence et il lui fut interdit de se rendre à Tel-Aviv, à seize kilomètres, qui avait toujours été le centre de sa vie. Pendant son confinement, il écrivit ce livre que son ami, le regretté professeur Israël Shachak a publié. Quelques années plus tard, El-Asmar avait rejoint la diaspora palestinienne en constante expansion. Israël ne lui avait pas laissé le choix⁷.

* *

J'ai rencontré un certain nombre de Palestiniens parlant hébreu à l'étranger, tous citoyens israéliens. Chacun d'entre eux⁸ avait son histoire : combien il avait été déçu par ses contacts avec cet Israël soi-disant moderne, démocratique et ouvert d'esprit; les rencontres avec les Israéliens éclairés et libéraux s'étaient toujours soldés par un constat de désaccords insurmontables.

5. Fouzi El-Asmar, *Être un Arabe en Israël*, id., p. 155.

6. La détention administrative consiste à emprisonner un individu sans procès en prétextant qu'il peut attenter à la sécurité de l'État. En vigueur sous le Mandat britannique, Israël a maintenu depuis sa création en 1948 la détention administrative et l'utilise contre ses citoyens et, depuis 1967, à grande échelle contre les Palestiniens des Territoires occupés.

7. Fouzi El-Asmar est décédé à Washington, DC, le 19 septembre 2013, trois semaines après sa femme Maria, mère de leur unique fille Layla. Son cercueil a été ramené pour les funérailles dans sa ville natale de Lydda (Lod).

8. Je n'ai rencontré aucune femme dans les mêmes circonstances.